

L'HUMANITÉ EST UNE DANS SES DIFFÉRENCES POUR UN UNIVERSEL RICHE DE TOUS LES PARTICULIERS.



Nathalie LUYER

Fondatrice de O'BAOBAB, Association pour le dialogue de l'Art & la Culture, Sénégal

Fondatrice & Directrice de VISAVIS Éditions, France

Professeure à l'École nationale supérieure d'Architecture de Paris Val-de-Seine, France



Quand Aliou SOW (Ancien Ministre de la Culture au Sénégal) m'a proposé de rédiger un texte pour le numéro #2 de la revue LEWRU qu'il dirige, auprès de grandes signatures africaines, je me suis naturellement questionnée sur ma légitimité à intervenir.

Je suis Nathalie Luyer, fondatrice de VISAVIS Éditions pour la Photographie contemporaine et de O'BAOBAB pour l'Art en tant qu'enracinement et ouverture vers un Universel libre au Sénégal. Je suis également photographe et professeure à l'École d'Architecture de Paris. Mon identité est multiple, à la fois Française, portée par les différences de mon arbre généalogique, et « *plus Sénégalaise qu'une Sénégalaise* » me dit Aliou SOW pour orienter mon consentement.

En effet, depuis quatorze ans à Joal, au Royaume d'enfance de Léopold Sédar Senghor en terre Sérère, je porte et décline, année après année avec le même enthousiasme, l'Espace culturel O'BAOBAB. Du nom de cet arbre symbole du Sénégal, arbre millénaire, arbre nourricier, arbre du dialogue. Avec pour fondement de prolonger le rayonnement de la pensée de Senghor.

Indécise encore quant à mon accord mais curieuse, je me suis rapprochée du mot Lewru. En langue Poular, le mot signifie à la fois lune et mois, illustrant ainsi le lien entre les cycles lunaires et le temps humain. En Wolof également, la lune et le mois sont liés par un même mot. Cette symbolique linguistique illustre ce lien entre cycles naturels et humains : tous les peuples, quelles que soient leurs cultures, vivent au rythme de la même planète, des mêmes lois cosmiques et du temps, sans différence. L'universalité commence donc par l'acceptation de cette interdépendance. Avec mon regard de simple humaine sur Terre, Lewru ouvre donc un sujet plus large et intemporel : la question des différences humaines et de leur valeur universelle. Chaque culture s'inscrit dans un destin planétaire commun et cette articulation est essentielle pour dépasser les visions binaires. L'humanité est une dans ses différences.

Refuser de participer à ce numéro 2 de la revue aurait accentué la séparation et les différences. Car ces différences sont source de division si la demande de dialogue est refusée, mais elle devient source d'unité et de création si la demande est acceptée et reconnue. En acceptant, je choisis donc de participer à une démarche de dialogue et de reconnaissance mutuelle, créative, d'égal à égal. Avec humilité.

1. Le Tout-Monde > Exister dans la différence, tout en construisant du commun

Plutôt femme du « faire » et de l'« agir réfléchi », sans me revendiquer philosophe, experte, scientifique ou chercheuse, je me nourris de nombreux auteurs, penseurs, humanistes, poètes, écrivains, philosophes africains, traitant de l'Afrique. Un Tout Monde qui m'enrichit, m'inspire, façonne ma pensée et mon esprit critique, stimule mon imaginaire, ma curiosité, ma créativité, guide mes actions.

Ils et elles sont nombreux. Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Martin Luther King, Nelson Mandela, James Balwin, Édouard Glissant, Frantz Fanon, Souleymane Bachir Diagne, Felwine Sarr, Achille Mbembé & pour les femmes Jane et Paulette Nadal, Rosa Parks, Suzanne Césaire, Maya Angelou, Joséphine Baker, Angela Davis, Alice Walker, Wangari Maathai (première femme africaine à recevoir le Prix Nobel de la Paix), Toni Morrison (Prix Nobel de littérature) ou encore plus récemment Chimamanda Ngozi Adichie. Un Tout Monde réparti de façon équitable entre genres et couleurs, hommes et femmes, noirs et blancs, pour une fraternité et une sororité universelle.

Pour articuler mon propos et répondre au thème de ce numéro #2 de la revue Lewru « Différence & Différences », je retiendrai quatre grands axes qui me portent et représentent également ce que je suis, ce à quoi je crois : l'Atlantique noir, la Négritude, l'Ubuntu et l'Art africain.

L'Atlantique noir

En 1993, le sociologue britannique Paul Gilroy développe dans son ouvrage « Atlantique noir » un espace transatlantique marqué par les échanges culturels nés de l'histoire douloureuse de l'esclavage. Loin de se limiter à une culture africaine, américaine, caribéenne ou européenne, cet espace produit une culture hybride, où circulent croyances, savoirs et pratiques. La musique y joue un rôle central : elle exprime les souffrances liées à l'esclavage, mais devient aussi un langage universel de résistance, de mémoire et de créativité. Elle voyage d'un rivage à l'autre, transformée et réinventée par chaque communauté. Cette circulation crée une véritable contre-culture face à la modernité occidentale, où l'identité ne se définit pas, par des racines fixes mais par des « voies », des chemins de rencontre et de métissage. L'Atlantique noir illustre donc une manière d'exister dans la différence, tout en construisant du commun.

Le concept d'Atlantique noir est d'autant plus important qu'il permet de dépasser les visions nationalistes ou ethnocentriques. Il montre que l'identité noire ne peut se réduire à un territoire unique : elle s'est formée dans le mouvement, l'exil et le mélange. Aujourd'hui en 2026, à l'heure de la mondialisation et des réseaux sociaux où les identités circulent davantage, cette approche est particulièrement pertinente. Elle invite à concevoir l'identité comme une construction dynamique, plutôt que comme une essence figée.

De son côté, dans les années 1930, Léopold Sédar Senghor, poète, philosophe et futur premier Président du Sénégal, affirme que chaque individu doit s'enraciner d'abord dans sa propre culture, ses valeurs, sa langue et son histoire pour pouvoir ensuite s'ouvrir aux autres. Cet enracinement n'est pas une fermeture : il permet au contraire d'aller à la rencontre des autres civilisations sans perdre son identité. Édouard Glissant prolonge le propos : « *Je peux changer, en échangeant avec l'Autre, sans me perdre, ni me dénaturer* ».

Nelson Mandela, dès les années 1948 et durant ses 27 ans passés en prison jusqu'à sa mort en 1993, restera le symbole de la lutte contre le racisme et pour la paix. Ancien Président d'Afrique du Sud, il puise justement dans les racines des langues bantoues cette philosophie africaine de l'**Ubuntu**, que l'on peut traduire par « *Je suis parce que nous sommes* ». Cette pensée repose sur l'interdépendance, la solidarité et le dialogue. Elle refuse toute hiérarchie entre les peuples et affirme l'égalité des cultures. L'enracinement devient ainsi une base solide qui rend possible l'ouverture et le partage. Senghor insistait d'ailleurs sur l'importance de la traduction entre les langues, qui doit se faire de manière latérale, sans domination d'une langue sur une autre.

Enracinement et ouverture

Ces philosophies de métissage, de créolisation, d'enracinement et d'ouverture, d'Ubuntu, s'orientent toutes vers un universel Libre. Elles ont des implications très concrètes dans le monde actuel. Par exemple, dans le domaine artistique, elle signifie que les créateurs africains doivent puiser dans leurs racines sans craindre de dialoguer avec les cultures occidentales ou asiatiques. Dans le domaine politique, elle appelle à des relations internationales fondées sur la coopération plutôt que sur la domination. Dans la vie quotidienne, elle rappelle l'importance de la solidarité et du respect des différences dans les sociétés de plus en plus multiculturelles.

L'enracinement n'est pas un retour nostalgique vers le passé, mais une base vivante pour vivre le présent et construire l'avenir. C'est en connaissant ses forces et ses faiblesses que chaque culture peut entrer en dialogue. Cette approche rejoint aujourd'hui les débats sur la mondialisation culturelle : comment s'ouvrir au monde sans perdre son identité ? Senghor répondait par l'équilibre entre enracinement et ouverture.

Négritude

La négritude, mouvement intellectuel et culturel porté par Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire et d'autres penseurs noirs francophones, n'est pas conçue comme une fermeture identitaire, mais comme une affirmation de soi nécessaire au dialogue universel. Dans un contexte marqué par le colonialisme, le racisme et la négation des cultures africaines, ou l'effacement d'une histoire noire, la négritude constitue une réponse forte et émancipatrice.

Pour Césaire, la négritude est d'abord une manière de vivre l'histoire et de revendiquer une mémoire collective, faite de déportations, d'esclavage et de résistances. Pour Senghor, elle est aussi une philosophie et une métaphysique : elle exprime une vision du monde fondée sur le rythme, l'émotion et l'unité entre l'art et l'existence.

L'importance de la négritude réside aussi dans sa fonction politique. Dans les années 1930-40, elle constituait une réponse directe à la négation coloniale en affirmant la dignité et la valeur des cultures africaines. Mais la négritude n'est pas seulement un concept politique, c'est également une manière d'appréhender l'universel à travers la diversité. Elle vise à dépasser le modèle assimilationniste de l'universalisme occidental, pour proposer un universalisme pluriel, construit sur le métissage et la reconnaissance des différences.

Aujourd'hui encore, elle garde une pertinence face aux discriminations et aux crises identitaires. La négritude rappelle que l'universalité ne peut être construite sans justice historique et sans reconnaissance des mémoires blessées.

Ce mouvement a aussi donné lieu à des critiques. Certains y ont vu une forme d'essentialisme, réduisant l'identité noire à des traits spécifiques (émotion, rythme, oralité). Mais la négritude ne doit pas être perçue comme une prison identitaire. Elle est au contraire un outil de libération, permettant aux peuples africains et afro-descendants de se réapproprier leur histoire et d'entrer en dialogue avec les autres cultures sur un pied d'égalité.

Ainsi, elle constitue une étape vers une véritable civilisation de l'universel.

2. L'Art pour une ouverture universelle

Dans cette perspective, l'Art occupe pour moi une place essentielle. Il est un langage d'expression libre regroupant les œuvres humaines destinées à toucher les sens et les émotions. Pour l'Artiste qui les crée d'abord pour l'affirmation de soi, dans le partage, la compréhension des autres et du monde qui l'entoure ; pour le public ensuite qui, par ce lien, s'élève et peut transcender le réel. Si Religion veut dire relier, alors pour moi l'Art est une religion.

Pour Senghor, aussi l'Art africain n'est pas seulement esthétique : il est porteur de sens existentiel et métaphysique. Les objets d'art traditionnels (masques, statues, sculptures) ne sont pas des objets d'Art Premier, mais des médiations entre les humains et le monde spirituel. En les interprétant comme des observations philosophiques, on découvre une véritable pensée africaine incarnée dans les formes artistiques.

L'Art devient ainsi un langage universel capable de relier les civilisations au-delà de leurs différences. Il permet d'abolir les frontières et de créer du commun à travers le sensible. Comme le disait Picasso, l'art africain fut pour lui un exorcisme, une manière de se libérer. Pour Senghor, l'art africain incarne le rythme, principe vital et structurant de la culture africaine. En ce sens, l'art est un intercesseur indispensable dans le dialogue des civilisations.

On peut en donner plusieurs exemples. La diffusion mondiale des musiques issues de la diaspora africaine (jazz, blues, reggae, rap) illustre cette capacité de l'art à dépasser les frontières. Si ces musiques portent en elles la mémoire de l'esclavage et de la colonisation, elles sont devenues des langages universels qui touchent toutes les cultures. De même, les Arts africains ont inspiré les avant-gardistes européens, de Picasso à Matisse, transformant radicalement l'histoire de l'Art moderne d'Occident. Loin d'être secondaires, ces influences Sud > Nord ont constitué des tournants majeurs. Et loin d'être de simples objets muséaux, l'Art Africain a une dimension philosophique, c'est un langage qui relie le sensible, le spirituel et le rationnel. Cette conception contraste avec la vision occidentale qui tend à séparer art, religion et science. En Afrique l'Art est total : il exprime une vision du monde et devient le vecteur d'un dialogue universel.

C'est la raison pour laquelle l'Art ne peut s'enfermer dans un courant de pensée officielle comme le souhaitait Senghor avec l'École de Dakar. Trente années à défendre la Négritude l'ont peut-être orienté vers une route signalée pourtant par un sens interdit : l'Art Africain est intimement lié à l'existence du Nègre : oui mais pas que... Car selon moi, l'Art est et doit rester LIBRE !

Le beau, lorsqu'il est éprouvé, fait lien, parfois même symbiose dans la relation humaine, il est le sel de l'existence. J'évoquerai à ce titre le Village des Arts à Dakar qui s'est développé dès 1977 avec des peintres, dessinateurs, photographes et sculpteurs de la seconde génération

post-coloniale d'artistes du Sénégal. C'est un lieu de recherche et d'expérimentation qui symbolise une contre-culture en rupture avec la très officielle Cité des Arts subventionnée par le gouvernement et représentative de l'École de Dakar.

Au Sénégal, un autre bel exemple développe cette universalité en liberté dans le domaine de la danse : l'École des sables, souhaitée par Senghor et réalisée par Germaine Acogny, danseuse et chorégraphe. Centre international de formation et de création en danses traditionnelles et contemporaines d'Afrique, école d'enseignement théorique et pratique, laboratoire de recherches, lieu de rencontres et d'échanges, de conférences et de résidences artistiques, elle a pour objectif de professionnaliser les danseurs africains, de leur permettre de vivre de leur métier, d'encourager la communication et la collaboration entre les danseurs, chorégraphes et compagnies d'Afrique et du Monde entier. Ouverte à tous, sans différence et avec les différences culturelles de chacun, leurs particularités du Sud au Nord, de l'Est en Ouest de la planète, l'École des sables développe et promeut une danse africaine contemporaine avec son identité et sa différence à travers le Monde.

Germaine Acogny continue de révolutionner la danse en suivant le concept « enracinement et ouverture » de Senghor et en fusionnant traditions africaines et danse contemporaine. J'espère que la construction du nouveau port au sud de Dakar, ne viendra pas rompre ce bel élan et symbole réussi d'une créolisation du Monde avec ses différences, sans différence.

L'Art, chez Senghor est la racine de la pensée africaine. Il est cette parole faite forme, ce lieu de rencontre entre spiritualité, sensation et savoir. L'Afrique de tradition orale n'a pas l'écrit pour s'ancrer, l'art devient alors mémoire. Il devient texte, il devient voix. Sculptures, masques, danses, chants, peintures : autant d'expressions qui transmettent une vision du monde fondée sur le rythme. Ce rythme, n'est pas une pulsation esthétique : c'est l'organisation interne du vivant, la logique des forces qui traversent les corps, les objets et les esprits. Chez l'artiste africain, le rythme n'est pas inspiré, il est structurel. C'est la forme de l'intelligence du monde. Loin de l'opposition entre sacré et esthétique, l'objet artistique en Afrique est souvent un outil rituel, thérapeutique, communautaire.

Il n'est pas regardé passivement, il est interprété collectivement. Le musée occidental, en le figeant l'a rendu muet. C'est ce que dénonçait Senghor, en affirmant que la philosophie africaine, c'est l'Art et que pour comprendre cet Art, il faut écouter son rythme. Il faut s'y rendre disponible, se laisser traverser. L'identité n'est pas une racine mais un rhizome.

C'est pourquoi la créolisation, pour le poète, philosophe et écrivain Édouard Glissant, prolonge cette pensée : « *tout être humain est en devenir, en relation* ». L'Afrique, longtemps vue comme périphérie du monde, se révèle en être le carrefour. De ses douleurs sont nés des chants : du blues au gospel, du jazz au hip-hop, l'Atlantique noir a tissé un espace sonore de lutte et de fierté. L'Art y est mémoire. Pourtant, ces héritages sont souvent confisqués. L'appropriation culturelle n'est pas toujours hommage : elle peut être extraction. C'est là que l'éthique du partage devient cruciale.

L'histoire de l'Art moderne est marquée par un paradoxe cruel : les formes africaines ont inspiré les avant-gardes, mais les artistes africains en ont été exclus. Les musées ont conservé les objets mais oublié les noms. Le « primitivisme » leur a rendu hommage sans les reconnaître. Picasso, Braque, Modigliani, Matisse, tous ont vu dans les masques africains une puissance formelle.

Mais leurs auteurs sont restés anonymes, déracinés, désactivés de leur contexte. Le style nègre, pour Senghor, est justement ce qui échappe à cette réduction. Il n'est pas une forme primitive, mais une intelligence complexe du monde. Il se manifeste dans la danse, la sculpture, la parole, la musique. Il est rythme, force, spiritualité.

En 1988 Jean-Michel Basquiat dénonce l'absence des artistes noirs comme une douloureuse évidence. En 1996, avant même que la question de la sous-représentation des Afro-descendants ne soit officiellement posée dans l'Hexagone, l'artiste franco-haïtien Henry Roy publie *Regards noirs*, livre de photographie réunissant des portraits d'intellectuels, sportifs, musiciens, plasticiens et scientifiques noirs résidant en France, interrogés sur leur conception de l'identité noire. À l'époque, il est mal reçu en France. Il a été soupçonné de faire l'apologie d'un communautarisme à la française. Ce qui en France est anti constitutionnel.

Aujourd'hui, cette histoire est en train d'être réécrite. Les expositions et livres parus remettent en lumière les circulations culturelles afro-atlantiques. Des artistes contemporains se réapproprient les codes pour les subvertir. Le musée MuPho au Sénégal, les foires AKA et 1:54, sont les preuves d'un basculement.

En 2020, paraît pour la première fois un livre de 300 pages, AFRICA 21ème siècle. Il réunit une cinquantaine de photographes du continent africain sélectionnés par Ekow Eshun (commissaire, journaliste, écrivain), et met à mal la vision réductrice de l'africanité. En 2021, un autre volume paraît : BLACK INFINITY orienté vers l'Art du fantastique noir, avec une centaine d'artistes contemporains à nouveau choisis par Ekow Eshun. La même année, l'exposition et le catalogue de Oh! Africart présentent 52 plasticiens contemporains panafricains et toujours à Paris se tient l'exposition Modèle noir au Musée d'Orsay. Ont suivi les expositions de « *Senghor et les arts* » au Printemps 2023 au Musée du Quai Branly et vient de se terminer en Juin 2025 au Centre Georges Pompidou l'exposition « *PARIS NOIR 1950 > 2000* » avec plus de 150 artistes africains, africains-américains et caribéens, qui retracent pour la première fois dans une institution nationale française cinquante ans d'émancipation et d'expression artistique panafricaine, dans une France qui se souhaite multiculturelle et une Afrique qui s'affirme dans la Post-négritude.

L'exposition a invité à une prise de conscience patrimoniale et scientifique, afin d'inciter les institutions muséales et universitaires françaises à acquérir, étudier et publier sur ces artistes, alors que la recherche en cours est majoritairement issue du monde anglo-saxon. Il s'agit en effet de souligner l'importance de « la différence culturelle » dans la relecture des modernismes, tout comme de mettre en présence des pratiques contemporaines qui se sont parfois rencontrées, souvent manquées, mais qui ont produit des iconographies travaillées par des imaginaires communs, ouvrant de nouveaux champs d'interprétation transnationaux et intersectionnels.

De nombreuses questions se posent à partir de ce point aveugle et central de l'histoire française. Quelles catégories afro-atlantiques affirmer : s'agit-il d'entités autonomes, de ramifications ? Quelle histoire de l'art panafricaine tracer ? Comment requalifier en conséquence notre connaissance des mouvements modernes et postmodernes ? Où situer les pratiques mémorielles prenant comme motif l'exil et les fantômes de l'histoire ? Peut-on rétrospectivement parler de mouvements artistiques noirs en France ? Comment prendre en charge l'expérience, souvent marquée par l'exclusion, des artistes voués à « *transcender les limites du succès comme de l'échec* » dans l'écriture de cette histoire de l'art ?

Aujourd'hui, en 2026, de nombreux artistes internationaux noirs émergent (Ephrem Solomon, Lynette Yiadom-Boakye, Kehinde Wiley, Kerry-James-Marshall, Njideka Akunyili Crosby, Romual Hazoumé, les photographes Seydou Keita, Malick Sidibé, Adama Sylla, David Uzochukwu, Tandiwe Muriu, Ernest Cole, Zanele Muholi...) et quelques salons comme AKAÀ à Paris ou 1:54 Contemporary African Art Fair à Londres, deviennent les pivots du marché de l'art contemporain Africain en Europe.

À Saint-Louis dans le nord du Sénégal, le MuPho premier Musée et galerie de photographie du pays, a ouvert ses portes en 2018. L'année de l'inauguration du Musée des Arts Premiers Quai Branly en 2006, célèbre aussi le centenaire de la naissance de Senghor 1906 > 2006 et continue le dialogue des cultures et l'éloge du métissage. Avaient précédées les expositions de Wilfredo Lam au Musée d'art moderne de la Ville de Paris en 1983 (ami de Césaire et l'un des initiateurs de l'interculturalité et du tissage-métissage artistique Sud > Nord), de Ousmane Sow sur le Pont de Arts à Paris en 1999. Ont suivi les expositions Jean-Michel Basquiat à Fondation Louis Vuitton en 2018.

3. Construire un Universel libre

Il s'agit de construire un universel à partir des différences et non contre elles. Il ne s'agit pas de gommer les particularités culturelles, mais de les mettre en dialogue, dans une logique de complémentarité et de métissage. Cet universalisme concret s'oppose à l'universalisme abstrait qui nie les corps, les histoires et les identités. « *Il est urgent que langues, expériences et pensées puissent (se) penser les unes à travers les autres.* » nous dit Felwine Sarr.

J'ajouterai : « Librement ».

Avec bien sûr en vis-à-vis la parole de Nelson Mandela : « *Être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes ; c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres* ».

Il s'agit de construire une vision où les différences deviennent fondatrices d'une humanité commune. L'universel se construit dans la reconnaissance mutuelle, dans la circulation des savoirs et dans la rencontre des cultures. Le projet intellectuel rejoint finalement les défis contemporains : dans un monde marqué par les replis identitaires, les nationalismes et les conflits, il propose une autre voie. Reconnaître les différences, non pour s'y enfermer mais pour enrichir l'humanité commune.

Je plaide donc pour un humanisme renouvelé, fondé sur l'Ubuntu et le dialogue des cultures. Ce texte est une invitation à penser l'universel libre comme une symphonie de voix différentes plutôt que comme le discours unique et uniforme de la mondialisation actuelle.

Face aux défis écologiques, sociaux, économiques, l'humanité est au pied du mur. Les réseaux sociaux créés pour faire du lien, développent aussi de l'isolement (Hikikomori au Japon), les tensions fragilisent le lien. Il faut alors cultiver une éthique du commun.

Même si la technologie avec l'arrivée de l'IA commence à révolutionner notre vision du réel, la réponse ne sera pas technique. Elle sera philosophique. Elle sera culturelle. Edgar Morin sociologue et philosophe français (encore vivant à 104 ans !) propose avec le « convivialisme », une éthique planétaire : reconnaître notre interdépendance, notre commune fragilité, notre lien à la nature. Ce n'est plus une option. Depuis l'Afrique, Ubuntu dit la même chose : « *je suis parce que nous sommes* ». Ce mot, cette phrase en traduction française, contient une révolution.

Elle propose une ontologie relationnelle, une cosmologie du lien. Elle inverse la logique libérale du « moi – roi ». Elle ouvre à la solidarité, à l'empathie, au don. Le monde n'a pas besoin d'un surcroît de technologies, mais d'un surcroît d'écoute. D'une pédagogie de la reliance. D'un art de vivre ensemble du Sud au Nord.

4. La proposition de O'BAOBAB au Sénégal

L'Afrique a besoin de développer cette pédagogie et d'enseigner l'ancrage de chacun de ses 54 pays aux jeunes générations.

Au Sénégal **Cheick Anta Diop** (scientifique, historien, anthropologue et homme politique) dans son livre « *Nations nègres et culture* » (paru en 1954 aux précieuses éditions PRÉSENCE AFRICAINE/ précurseur dans sa volonté d'écrire l'histoire africaine précédant la colonisation de l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire) jusqu'à il y a 60 ans, mais encore actuels aujourd'hui, change le point de vue narratif de l'Occident sur notre Histoire de l'Humanité. Il n'a eu de cesse d'œuvrer pour la revalorisation de la narration historique africaine.

La reconnaissance partagée de l'africanité de l'Égypte ancienne touche à l'universel.

« L'Égypte était une nation africaine. En redonnant à l'Afrique son passé, Cheikh Anta Diop a peut-être redonné son passé à l'humanité » rappelle Aimé Césaire.

Et j'ajouterais : L'Afrique n'est-elle pas le berceau de l'humanité ?

Pour enseigner cet ancrage, le développement de lieux d'éducation et de culture sont nécessaires. Localement dans le Sine Saloum, berceau de la Culture Sérère, sur les traces de Léopold Sédar Senghor, O'BAOBAB propose de faire sa part vers cette appropriation africaine de notre récit commun à tous. Pour cela, je suggère une relecture de l'universalisme. Plutôt que de viser une uniformisation, j'appelle à construire une unité dans la pluralité. Cette vision rejoint les grands débats actuels sur l'interculturalité. Et pour cela, je me joins à la pensée de Felwine Sarr :

« L'Afrique n'a personne à rattraper. Elle ne doit plus courir sur les sentiers qu'on lui indique, mais marcher prestement sur le chemin qu'elle se sera choisi ».

O'BAOBAB, en s'ancrant au Sénégal, veut proposer une autre manière de transmettre : par la réciprocité. Par l'écoute. Par la rencontre. Les artistes Sénégalais comme Ousmane Sow, Ousmane Sembène, Maty Diop, Omar Ba, Serigne Ibrahima Dieye, Alioune Diagne, Mohamed Mbougar Sarr, Mariama Bâ, Omar Victor Diop, Aloun Be, Germaine Acogny, Alioune Diagne, Cheick Lo, Ismail Lô, Youssou N'Dour... ne revendiquent pas un art « noir » au sens restrictif. Ils proposent dans un temps post-négritude, une relecture du monde depuis les marges, un renversement des perspectives. Ensemble ils créent une poétique du commun, du pluriel : un monde où les imaginaires s'embrassent sans s'effacer. Un monde où la question n'est pas « *à qui appartient la culture ?* » mais « *avec qui la partage-t-on ?* ».

O'BAOBAB répond à ce besoin : créer un Espace culturel où l'Art Africain n'est pas montré mais vécu. Où les jeunes générations peuvent se reconnaître, se former et inventer leurs propres trajectoires. Un lieu qui relie l'art à l'éducation, à la mémoire, à l'imaginaire.

Car comme le disait Senghor : « *L'art est moyen de connaissance* ».

Dans cet Espace culturel (Médiathèque & Bibliothèque) se développe la tradition du soin. Le soin des récits. Le soin des mémoires. Le soin des formes.

La fraternité n'y est pas un mot mais une pratique : on y apprend ensemble, on y doute ensemble, on y crée ensemble. L'universel n'est plus un sommet à atteindre, mais un tissage patient. L'humanité y devient une œuvre collective. Non comme un musée, mais comme une ruche. Un espace de savoirs partagés. Une fabrique d'humanité. Car l'universel n'est pas un drapeau, c'est un tissage. Et ce tissage commence ici, à l'ombre d'un baobab au Sénégal, là où l'Art, la parole et la mémoire retrouvent leur souffle.

O'BAOBAB c'est un Espace de sens : relier art, anthropologie, langue et oralité dans un lieu vivant. Non pas un musée, mais une agora. Un lieu d'humanité, où se pense l'universel à partir de la diversité des formes. Là où l'Occident a voulu tout rendre lisible, l'Afrique rappelle que le monde se ressent avant de se comprendre. Le rythme devient alors méthode de connaissance et la beauté, un moyen de résistance. Senghor l'avait pressenti :

« L'Art est ce par quoi l'Afrique peut dire au monde qu'elle n'a jamais cessé de penser. »

5. Conclusion

Nous entrons en 2026 dans une ère de post-réalité où chacun, en Occident comme en Asie, a depuis 60 ans développé sa quête d'identité et de progrès : 1969 l'Homme a mis le premier pas sur la Lune / Leeuru. C'était une utopie, elle est devenue réalité. Chacun en quête de bonheur dans une consommation sans fin. En Afrique, la résilience marque cette période de l'indépendance récente (face à l'Histoire de l'Humanité) même si elle s'est transformée, depuis une dizaine d'années, en une légitime recherche identitaire post-négritude, avec les réseaux sociaux qui se sont développés vers l'ailleurs, hors du continent. Car aujourd'hui, cette quête africaine se heurte à de nouvelles formes d'impérialisme. Le numérique notamment, qui propose un monde supérieur du point de vue de sa désidérabilité au monde réel. Un monde où chacun subit et met en scène sa vie sans le recul nécessaire pour la questionner.

C'est la victoire de l'immédiateté, de l'instant décisif, né avec la Photographie dont nous célébrerons cette année les 200 ans de sa naissance en 1906 > 2026 ! Facebook/Instagram | États-Unis d'un côté, Tiktok | Chine de l'autre, la Russie n'étant pas en reste, en diffusant à destination de l'Afrique de nouveaux messages colonisateurs via les Fake news.

A l'heure où elle se reconstruit, comment l'Afrique peut-elle se retrouver quand nous n'arrivons pas nous-mêmes à distinguer le vrai du faux, la fiction et le réel, parmi toutes les informations et images qui circulent sur internet ? Et l'intelligence artificielle commence à brouiller encore davantage le réel.

Une humanité dominée par la pensée désirante du toujours plus, est-elle encore compatible avec les nouvelles démocraties d'Afrique ? Qu'est-ce qui permet de dompter l'expression de notre désir face au réel ? Pour l'Occident c'est la rationalité. Pour l'Afrique qui doit se reconstruire avec l'élan de la survie, mais qui n'a pas eu le privilège, ni le temps de consommer, c'est la juxtaposition du développement et de l'injonction de se restreindre.

Si notre bonheur à tous sur cette planète tient dans la relation aux autres et à l'imprévu, l'Afrique doit éviter le piège dans lequel est tombé l'Occident et l'Asie : la pensée désirante du toujours plus. Nous sommes des êtres de désir certes et la religion, au sens de relier, est là pour la réguler.

N'y a-t-il pas une forme de sagesse à accepter l'incertitude du réel ?

C'est toute la force de l'Afrique : sa vitalité, son mouvement, son rapport au vivant et au corps.

Elle est encore dans l'échange et la rencontre « en vrai ». L'Afrique a cette force vitale. C'est d'ailleurs celle que je viens puiser et échanger au Sénégal, le pays de la Teranga.

Il manquera toujours à la rationalité occidentale, une dimension transcendante si chère à l'Afrique. Le Nord en partageant la philosophie africaine de l'**Ubuntu** peut construire son propre récit et chercher un moteur de transformation du soi, vers le collectif, le partage, l'échange et l'Amour. Au sud, laissons le Lion raconter son histoire et nous serons peut-être surpris de sa puissance. Chut !... À Joal dans la cour, à l'ombre du baobab, j'entends la kora et le griot qui commence son récit par ce proverbe africain :

« *Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur* ». Alors écoutons l'Histoire de l'Afrique, car c'est aussi la nôtre. En acceptant cette réalité, nous vivants qui habitons le Monde du Sud au Nord, nous pourrions faire humanité ensemble.



BIBLIOGRAPHIE | ARTS

Collectif, *Senghor et les arts : réinventer l'universel*, Catalogue de l'exposition au Musée du quai Branly-Jacques Chirac, Paris, Éditions Musée du quai Branly, 2023.

DAGEN Philippe, *Ex Africa, Comment l'art africain d'aujourd'hui s'est approprié celui d'hier*, Catalogue d'exposition au Musée quai Branly-Jacques Chirac, Paris, Éditions Gallimard, 2021.

DEBRAY Cécile, GIRARDEAU Cécile, LOTH Valérie, *Dada Africa Sources et influences extra-occidentales*, Catalogue de l'exposition au Musée de l'Orangerie, Paris, Éditions Hazan, 2018.

ESHUN Ekow, *Black Infinity, L'Art du fantastique noir*, Éditions Textuel, 2022

KNOCK Alicia, *Paris Noir 1950-2000, Circulations artistiques et luttes anticoloniales* | Catalogue de l'exposition au Centre Georges Pompidou | Musée d'Art Moderne, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 2025.

MORINEAU Camille, ALKEMA Hanna, *L'autre continent. Artistes, femmes, africaines*, MKF Editions | 2016

MUDIMBE Valentin-Yves, *L'invention de l'Afrique*, Traduit de l'anglais par Laurent Vannini, Éditions Présence Africaine, 2021.

NDIAYE Pap et MADINIER Louise, *Le modèle noir. De Géricault à Matisse*, Paris, Coédition Flammarion - Musée d'Orsay, 2019.

NJAMI Simon et SINGER Juliette, *Omar Ba* Éditions Skira – Templon, 2022

TCHOUNGUI Elizabeth, *Oh! AfricArt*, Éditions du Chêne, 2021

BIBLIOGRAPHIE | PHILOSOPHIE

AZIZA M., GUILLAUME-HOFNUNG M., DOTOLI G., BOUTIN B, BOGEAT A.
L'héritage de Senghor, Éditions L'Harmattan, 2022.

BERTHO Elara, *Léopold Sédar Senghor*, Éditions PUF, 2023.

DIAGNE Souleymane Bachir, *Léopold Sédar Senghor, l'art africain comme philosophie*
Éditions Gallimard, 2019.

DIAGNE Souleymane Bachir, *De langue à langue*, Editions Albin Michel, 2022

DIAGNE Souleymane Bachir, *Le fagot de ma mémoire*, Éditions Philippe Rey, 2021

GILROV Paul, *Mélancolie post-coloniale*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry.
Éditions B42, 2020.

GILROV Paul, *L'Atlantique noir Modernité et double conscience*,
traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann Éditions B42, 2017.

LANGELLIER Jean -Pierre, *Léopold Sédar Senghor*, Éditions Perrin, 2021

SARR Felwine, *Les lieux qu'habitent mes rêves*, Éditions Zulma, 2024

SENGHOR Léopold Sédar, *Ce que je crois*, Éditions Grasset, 1988

MBEMBE Achille, *Critique de la raison nègre*, Éditions La Découverte, 2015

MORIN Edgar & RABHI Pierre, *Frères d'âme*, Éditions de l'Aube, 2021

RABHI Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Éditions Actes Sud, 2021

RABHI Pierre, *Manifeste pour la terre et l'humanisme*, Éditions Babel, 2011



BIOGRAPHIE | Nathalie LUYER

Fondatrice & Directrice de VISAVIS Éditions pour la Photographie contemporaine, France

> depuis 1987

Professeure à l'École nationale supérieure d'Architecture de Paris Val-de-Seine

> depuis presque 2007

Fondatrice de O'BAOBAB Association pour le partage de l'Art et la Culture, Sénégal

> depuis 2012

Photographe | Directrice artistique de la Galerie Pierre Brullé & VISAVIS, Paris VIème, à l'Espace

Dupon Paris XIème, pour le Salon "*Histoires naturelles*" au Muséum national d'Histoire naturelle

Paris Vème | Maîtrise d'histoire de l'art de Sorbonne Paris IV

Langues > français, anglais, espagnol, néerlandais

Chevalier des Arts et Lettres en 1997

Merci à Aliou SOW pour sa confiance | Souleymane Bachir DIAGNE & Felwine SARR pour

l'inspiration de leurs textes et de leurs cours (au Séminaire à l'École normale supérieure de

Paris -2023) et de la conférence (à la Maison de la Culture de Bobigny sur « La Communauté des

morts et des vivants» -2025) avec leur soutien à O'BAOBAB.